

L'ATELIER DE PHILOSOPHIE N°27

Quatorzième année – premier semestre 2010 2011



Quelques distinctions de base chez Erich Fromm animé par Alain Lambert et Erik Laloy avec la participation de Denise, Florine, Gérard, Gilda, Jean Pierre, Josette, Lionel, Madeleine, Mahaut, Michelle, Nicolas, Patrick, Paul, Stéphanie.

Séance de novembre: autour d'avoir et être.

Né en 1900, il étudie philosophie et sociologie à Heidelberg, la psychanalyse à Berlin, puis participe à Francfort à la création de l'institut psychanalytique et aux débuts de l'école de Francfort avec Adorno et Marcuse, avant de s'exiler aux USA en 1934 où il poursuivra sa tâche de concilier Freud et Marx, en élargissant la perspective freudienne à la dimension sociale.

Les textes proposés sont des extraits traduits dont le sens, notent plusieurs participants, est parfois plus qu'obscur : par ex nous séchons sur "Être séparé signifie être incapable de saisir le monde activement". Pendant le tour de table, les uns expriment l'envie d'en lire plus, d'autres l'impression de les trouver simplistes, mais toujours en reconnaissant une volonté d'amener le lecteur à réfléchir sur soi pour arriver à s'améliorer.

Par exemple concernant le "simplisme" d'être et avoir, il faut bien comprendre qu'il s'agit là de deux tendances qui peuvent cohabiter en nous, au même titre que l'assimilation (des objets) et la socialisation (des êtres), et qu'il s'agit de privilégier l'une sur l'autre, et non forcément d'évacuer l'autre. Si le "besoin de puissance" qui caractérise le mode avoir (protéger ses biens) oblige à se focaliser sur le pouvoir comme domination/action extérieure, retenons que Fromm s'intéresse aussi au pouvoir comme capacité/action intérieure (ce qui n'est pas sans rappeler le bouddhisme, mais sur un mode plus philosophique).

"L'expérience de séparation" ne doit pas être vue dans sa seule dimension psychologique (avec l'archétype de la séparation de la mère, laquelle comme le remarque l'un des présents est aussi nécessaire pour se construire), mais dans une dimension ontologique, existentielle : la conscience, la culture nous séparent du monde animal de l'éternel présent où l'on ressent sans langage ni conscience ni mémoire; le langage nous sépare de l'unité avec le monde. Finitude et solitude sont le lot de l'être humain. L' "harmonie préhumaine" est perdue. L'être humain nécessairement intériorise le monde en le pensant, pour le maîtriser, dans une distance qui l'en détache forcément et le sépare des autres (mère, famille, quartier, classe, société...). Qui parmi nous accepterait d'être un imbécile irréfléchi et béat sans connaître cette expérience de la conscience, qui peut s'accompagner du sentiment d'être malheureux, mais permet de vivre pleinement?

La séparation n'est pas synonyme d'angoisse, c'est "l'expérience de la séparation" qui, parce qu'elle "suscite l'angoisse" par la prise de conscience de cette condition, amène l'homme à se construire, à la fois consciemment et inconsciemment.

La compréhension de l'homme par la psychanalyse est fondatrice. Mais Fromm reproche à Freud de l'avoir axée sur la seule libido et d'avoir limité le champ d'appartenance sociale à la seule famille. Fromm est conduit à une reformulation de la pensée de Freud. Les différents stades de la libido sont donc remplacés dans le cadre d'un double processus d'assimilation et de socialisation par des types-idéaux de caractères, classés en orientations non productrices (réceptive, à exploiter, à thésauriser, de marché) et productrice (capacité de l'homme à user de ses pouvoirs et à se produire), qui se mêlent donc concrètement en chacun de nous. Ultérieurement, Fromm les synthétise par la distinction entre être et avoir comme orientations de vie, que nous avons vue en début de séance.

Séance de décembre: autour du langage symbolique: Présentation de Stéphanie, nouvelle arrivante à l'atelier de philosophie, dont l'existence a été transformée par la lecture de *Avoir ou Être* de Fromm.

Langage et mode avoir : critique des noms qui chosifient Percept? équivalent de concept, mais à un premier niveau : sensations/perceptions/percept/concept Thèse de Fromm : les noms propres, les noms communs chosifient le réel; ils donnent une réalité immuable à ce qui est processus ; permettant un rapport de domination, de possession de ce qui existe (mode avoir), ils permettent d'agir sur le monde. Thèse à rapprocher de celle de Bergson.

Force de cette thèse : Elle nous oblige à réfléchir à notre identité : suis-je celui que j'étais il y a

cinquante ans?... Certains mots étiquettent (ex tel homme politique populiste), // noms et carte permettant de s'appropriier une région; les noms instaurent un rapport à ce qui nous entoure analogue à celui des photos pour les touristes : j'ai fait la France... Il existe un autre rapport au réel : le découvrir en étant réceptif, sans a priori (mode être)

Mise en question : Si cette critique vaut pour les noms et quelques qualificatifs simplistes, vaut elle pour le langage? Le rapport d'appropriation du réel instauré par la diversité nuancée des mots peut servir de base pour un rapport d'engendrement de l'individu : cf l'effet pour quelqu'un de la découverte des lieux où un auteur aimé (Ronsard par exemple) a séjourné.

Le langage symbolique : découvrir sa logique, son importance. L'apprendre? A côté de ce langage qui simplifie et fausse le réel, il y a le langage symbolique (rêves, mythes...) Si les affirmations de Fromm concernant l'universalité de ce langage font question (idées simplificatrices des années 50), qu'elles ne nous fassent pas rater l'intérêt de ce qui est dit : ce langage obéit à une autre logique, ayant "sa grammaire et sa syntaxe", où ce qui compte c'est "l'intensité et l'association". Lecture de l'interprétation par Fromm du mythe de Jonas pour prendre conscience de cela : étapes de l'histoire de Jonas comme expression de l'intensification du conflit psychique qu'il vit entre sa conscience et son désir de fuir cette voix intérieure.

Dette de Fromm à ce sujet envers Freud, le premier à avoir exploré et conceptualisé cette logique des processus inconscients à l'oeuvre dans les rêves, en différenciant la logique du processus primaire (condensation, déplacement, non respect du principe de non-contradiction, de la chronologie...) de celle du processus secondaire qui désigne la logique au sens habituel (principe d'identité, connecteurs logiques...). Logique à l'oeuvre non seulement dans le rêve et les mythes, mais aussi en art (ex Zone d'Apollinaire), dans la pensée sauvage (Levi-Strauss), celle de l'enfant, celle du "fou", dans la publicité (cf pub Gillette des années 60 avec lame de rasoir sur fonds de lèvres de femme...) Attention attirée sur les symboles (rapport intrinsèque entre le symbole et ce qu'il signifie) différenciés des signes (rapport arbitraire avec le signifié), dans les rêves, les mythes, en art : cf volonté de poètes de donner du sens symbolique aux mots arbitraires (Ponge : oiseau mieux oiseau : deux ailes avec bréchet!), de peintres cherchant la signification intrinsèque des couleurs (Kandinsky Du spirituel dans l'art). Symboles = langage (plus) universel que langues : cf la façon dont les symboles, les mythes nous touchent (Oedipe, Jonas...)

Plaidoyer de Fromm pour qu'on apprenne, pour qu'on enseigne le langage des symboles ("Un rêve est un message sur soi-même"). A nouveau celui qui a découvert et théorisé cet apprentissage : Freud : associer librement sur les fragments du rêve manifeste donne accès à son contenu latent. Méthode des associations libres que chacun peut apprendre à pratiquer (cf Karen Horney : Autoanalyse)

Séance de janvier: activité/passivité – obeissance/désobeissance.

Toujours des difficultés à bien saisir ce que Fromm veut dire. Il semble parfois un peu rapide dans ses formulations (problème de traduction?), ce que notre discussion a permis de nuancer : Fromm ne dit pas que l'action comme simple réaction est mauvaise ; il ne fait pas l'apologie de toute désobéissance. Si l'activité est illusoire quand elle est subie (racine patio de passif) par l'individu qui s'agite ou consomme sans réfléchir ni regarder ni s'arrêter, l'activité, intérieure ou extérieure, réfléchie, permet elle un renouvellement de nos pensées ou de nos actes quand nous y sommes véritablement impliqués. Ce qui prolonge la distinction avoir et être de la 1ere séance. Est évoquée rapidement la distinction frommienne entre religion comme réponse au besoin humain de dévotion, avec ou sans Dieu (le foot par exemple), et la religion (spiritualité ?) qui, attitude consistant à transcender l'ego, nous permet d'être plutôt du côté de l'être que de l'avoir.

Enfin, une longue discussion nous a amené à réfléchir sur l'importance de la désobéissance qui a permis aux hommes d'évoluer et de se construire au cours des siècles, à commencer par le symbole fondateur de l'acte d'Ève qui nous a fait quitter l'animalité passive pour l'humanité consciente ; désobéissance principe ensuite des remises en question des dogmes, des croyances et des pouvoirs asservissants. Ce qui ne disqualifie pas toute obéissance. Car il faut distinguer l'autorité rationnelle légitime qui est altruiste, permet à la conscience de se construire (le parent? Le professeur?) et l'autorité irrationnelle, imposée, qui ne s'exerce que pour son propre intérêt (le tyran, le maître d'esclaves...). C'est l'obéissance à la seconde qui fait problème. Quant à « l'intuition humaniste » de la conscience individuelle qui renvoie à une nature humaine positive, elle n'est pas partagée par tout le monde. Au final, des textes pas toujours convaincants à la première lecture, mais qui ont permis des discussions riches.

La banalité du mal. Atelier animé par AnneMarie Sibireff et Jean-Marie Liegey.

Avec Dominique P., Serge, Marinette, Gérard, Julien, Odile, Emmanuel, Claude, Michel, Roger, Jacky, Dominique D., Ginette, Gilda.

1ere séance : qu'est-ce que le mal ?

Ambiguïté du terme, contradictions possibles, c'est ce que fait apparaître le tour de table. Toutefois, théoriquement au moins, trois pôles se dessinent :

- Le substantif précédé de l'article indéfini, avec un pluriel et comportant des degrés : un mal, des maux (comme ceux que Pandore a libérés) ; un moindre mal. Le terme renvoie à une souffrance, physique et/ou morale qui, nécessairement ou non attachée à l'existence, est souvent perçue comme un scandale par la raison et fait l'objet d'une plainte (Job).

L'expression c'est mal de... implique une réprobation morale (et bientôt une condamnation juridique ?). Le mal est alors relatif : aux interdits d'une société - qui veut écarter ce qu'elle juge nuisible - d'une religion, voire d'une personne. PASCAL affirme ainsi qu'aucune loi n'est universelle. Même l'inceste et le meurtre ont pu être considérés comme des actions vertueuses.

Le Mal désigne un absolu, le paroxysme de la souffrance d'une part, de la méchanceté de l'autre. La définition qu'en donne d'emblée Dominique est retenue : c'est la négation de l'autre en tant qu'être humain, sa réduction à un animal malfaisant ou à un objet. La suprême victoire des bourreaux est alors que la victime elle-même finisse par considérer qu'elle mérite le traitement qu'on lui inflige. Ici se noue un rapport complexe et paradoxal entre humain et inhumain. Et l'on songe bien sûr à l'esclavage, notamment à la traite des Noirs, et au nazisme.

Le Mal est commodément personnifié dans certaines religions : manichéisme, christianisme (le Malin). En l'absence de transcendance, comment en rendre compte ? Pathologie individuelle (maladie de l'ego) ? Suite quasi-naturelle du pouvoir donné à quelqu'un sur d'autres ? Conséquence inéluctable d'une perte de repères induite par un maillage social qui se défait, et désormais à l'échelle planétaire ? De l'Antiquité au XXe siècle, c'est le passage de la transcendance à l'immanence qui se joue : pour CICERON, il existe une loi vraie, éternelle, immuable, répandue dans tous les êtres (n'est-ce pas ce que l'Antigone de SOPHOCLE appelait la loi non écrite, mais inscrite en lettres de feu dans le cœur des humains ?) que ni le Sénat ni le peuple ne peuvent abroger. En la transgressant, le méchant (mais d'où sort-il ?) méprise sa nature d'homme. Pour Léo STRAUSS en 1953, le relativisme conduirait à une indifférence inadmissible : pourquoi après tout ne pas devenir cannibale ? En réalité, il y a en l'homme quelque chose qui n'est pas totalement asservi à sa société. Cette capacité à s'interroger sur les idéaux de la société où il vit est en même temps une obligation, ce qui rejoint la problématique kantienne : nul ne pourra alléguer que ses actes étaient déterminés par une force extérieure ni intérieure.

Dans la pratique, les 2e et 3e sens sont souvent confondus (ex : l'Inquisition) par ethnocentrisme, dogmatisme, incapacité d'envisager le point de vue de l'autre ...ou mauvaise foi. D'ores et déjà, nous voyons que, soulever la question du mal/Mal, c'est admettre certains présupposés :

- la capacité de juger. D'où la possibilité de se tromper. SOCRATE, face à MENON, le fait ainsi changer d'avis : vouloir quelque chose, c'est le juger bon, le méchant se trompe de bien, nul n'est méchant volontairement. (ce raisonnement ne convainc pas tout le groupe).

La référence à des valeurs et à leur hiérarchie : le Mal est symétrique et inverse du Souverain Bien des philosophes, de l'Antiquité aux Lumières. une liberté, que KANT réussit (difficilement ?) à concilier avec le mal radical ; et une volonté.

2e séance. Julien vient de soutenir avec succès à l'université de Caen sa thèse Les crimes contre l'humanité. Il a accepté de venir à l'Atelier. Pour une fois, c'est donc par un exposé : Peut-on considérer les crimes contre l'humanité comme le mal absolu ? que s'ouvre la séance. Se pose tout d'abord une question de définition (soulevée dès Nuremberg, précisée par le TPI pour la Yougoslavie puis pour le Rwanda). Peut-on distinguer le crime contre l'humanité du crime de guerre, du génocide, du massacre de masse ? Tout crime attenté à l'humanité : qu'a de spécifique le crime contre l'humanité ? il serait une attaque contre l'humanité dans son ensemble, une atteinte à la diversité humaine, un attentat contre l'essence de l'homme : sa dignité. Le mal absolu serait celui qui ne peut être comparé à aucun autre par son ampleur et la profondeur des souffrances infligées. Mais si ce terme renvoie à une notion morale plus que juridique, peut-il prétendre à l'universalité ? Des éléments de réponse sont donnés à la question d'origine : les crimes contre l'humanité occupent

l'échelon le plus « haut » des crimes les plus graves. Ils bafouent l'homme dans ses droits indérogeables. Les criminels s'arrogent le droit de juger indignes de partager des conditions de vie humaine des groupes entiers d'êtres humains. Mais l'humanité est par essence indéterminée : quiconque s'avise de délimiter ses frontières s'expose par là-même à en exclure une partie.

Dans le débat domine la question de la pensée empêchée, ou rendue difficile par l'instance même qui est censée la promouvoir : le politique. Il apparaît que la pensée humaniste est porteuse d'une tension : on est humain à travers une culture et l'homme est bien un vivant politique, mais on se maintient humain en pensant par soi-même.

Si H.A. parle de banalité du mal, ce n'est certes pas au sens où ces crimes auraient été anodins, mais parce qu'ils étaient devenus courants. Et leurs auteurs n'étaient pas des personnalités hors du commun, particulièrement sadiques par exemple. Bureaucrates zélés, ils étaient eux aussi banals. Dès lors, pour ces auteurs de crimes d'une gravité et d'une ampleur inédites, devenus monnaie courante et ordonnés par un Etat lui-même criminel, quels juges ? Quel jugement ? Quelle peine ?

3e séance : Les considérer comme des monstres ou des malades mentaux, c'est minimiser le mal commis : leur place serait en HP et le jugement un non-lieu.

JM résume pour nous les trois remarques faites par HA au sujet du tribunal qui jugea Eichmann :

- comme à Nuremberg, c'est un tribunal du camp des vainqueurs qui juge un vaincu ; ce tribunal est celui de l'Etat juif. Une confusion entre justice et vengeance est à craindre. D'autre part, c'est l'humanité dans son ensemble qui a été lésée, dans sa diversité, l'altérité qui la constitue, dans son essence même. Comme K. Jaspers et M. Buber, HA juge qu'un tribunal international aurait été plus approprié ; le tribunal n'a pas compris - ou pas voulu comprendre, au vu des implications d'une telle idée (il y a des circonstances où la désobéissance civile est justement le devoir) - ce qu'était Eichmann : un criminel de type nouveau, qui agit au nom et sur ordre d'un Etat lui-même criminel.

La plupart des nazis ne se sentaient pas coupables de ces massacres administratifs, souligne HA. Voyant approcher la victoire des Alliés, ils ont certes tenté de faire disparaître les traces de leurs crimes, mais parce qu'ils anticipaient la non compréhension des juges à venir : conscience d'une défaite imminente, non conscience d'une culpabilité, donc. Eichmann comme beaucoup d'autres avait pensé participer à une tâche unique dans l'histoire, grandiose quoique pénible. C'est en n'obéissant pas aux ordres, si durs qu'ils fussent à exécuter, qu'il aurait eu mauvaise conscience, dit-il, croyant se justifier. Tout autre, à sa place, affirmait-il, aurait agi de la même manière : tous les Allemands étaient coupables en puissance et sa faute n'était en réalité une malchance : être né au mauvais endroit au mauvais moment. Les juges préférèrent considérer qu'il mentait, qu'il avait commis ces crimes intentionnellement et en pleine connaissance de cause. Ils le condamnèrent à mort. Sans contester la sentence, HA propose un autre argumentaire, celui qu'il aurait été judicieux de tenir à l'accusé : -Du point de vue juridique, la notion de culpabilité en puissance n'a pas de sens. Seuls comptent les faits, les actes ;

- certes, il a obéi. Mais, en politique, obéir, c'est agir donc soutenir le régime dont on exécute les ordres.

- une culpabilité partagée (encore faudrait-il distinguer des degrés ?) reste une culpabilité : « Vous ne seriez pas moins coupable si quatre-vingt millions d'Allemands avaient fait comme vous. »

- Eichmann a dénié à une partie de l'humanité le droit d'habiter la même planète que lui. Maintenant, aucun être humain ne peut avoir envie de partager la planète avec lui : il doit mourir. Cette sentence, même appliquée à un tel criminel, même si l'on n'adopte pas la position de Mgr Lustiger (les nazis « étaient nos frères en humanité »), laisse certains d'entre nous dubitatifs : aucune possibilité de remords, (de repentir, peut-être...) n'est laissée au coupable.

A l'idée d'une pensée spéculative tournée en arrière, vers l'origine du mal, P. Ricoeur oppose l'action, la question : « que faire contre le mal ? » comme projet d'une tâche à accomplir. Ce regard tourné vers l'avenir rappelle d'une certaine manière l'attitude de V. Jankélévitch, qui disait ne pouvoir lire ni écouter les auteurs, les compositeurs allemands, mais affirmait : « Mes enfants, eux, pourront. » Pourtant, ne faut-il pas, pour agir éthiquement et politiquement contre le mal, savoir ce qui s'est passé et tenter de comprendre pourquoi ?